

Joigny sur Meuse: souvenirs d'enfance 1925, 1930...



Jean Cunin est né le 3 janvier 1920 à Mézières, très attaché à Joigny il m'a transmis en février 2016, ce témoignage: souvenirs d'enfance des années 1925/30 et au delà.

Jean Cunin en juillet 2013

Mes grands parents maternels habitaient Joigny sur Meuse à 8 km de Mézières. Grand père s'appelait Abraham Wahart mais nous l'appelions Jules, son second prénom. Il s'était marié avec Elise Mabile, une de ses cousines qui était née à St Servais près de Namur, en Belgique. Il avait été instituteur avait repris la «boutique» de son père Isidore et il fabriquait des fers à friser et de menus articles de quincaillerie.



Les circonstances ont fait que j'étais assez souvent à Joigny et, naturellement j'allais à la boutique. Il y avait là avec mon grand père quatre ouvriers dont trois s'appelaient Wahart comme lui. Il y avait encore bien d'autres Wahart dans le pays de même que beaucoup de Gommeaux, de



Boisseau de Husson que sais-je encore. Le seul moyen de les distinguer était de les appeler par leur surnom qui leur avait été donné dans leur jeunesse. C'est ainsi que mon grand père était le père Toupet, ses ouvriers étaient «Chaudet» «Lachouri» et , dans le pays «Carotte» «Le Nioule» «La Catouille» et bien d'autres encore.

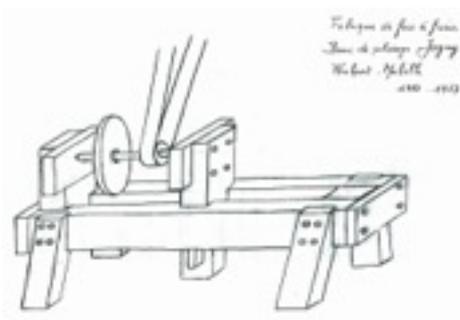
La boutique était à 100 mètres de la maison; tout jeune encore, j'allais passer des heures à regarder le forgeron et son frappeur. Le bâtiment avait environ 5 mètres de large et 20 mètres de long. Il y avait là la forge où travaillait Auguste et son frappeur Merda. Tout près, le Martinet m'intriguait beaucoup. Sorte de marteau-pilon à cadence rapide, il servait à étirer les poignées des fers à friser. Je me tenais respectueusement à bonne distance. Il y avait aussi un gros touret à meuler où était Lachouri et une perceuse servie par Chaudet, avec la traditionnelle boîte de sardines pleine d'huile où trempait une plume d'oie. Le forgeron me fascinait avec son grand tablier de cuir et ses sabots de bois. Je restais là à regarder comment il chauffait son fer qu'il sortait juste à

point du feu. Il n'avait guère que 20 ou 30 secondes pour le travailler avant qu'il ne refroidisse et, en si peu de temps il trouvait le moyen de percer une chappe avec un petit poinçon que le frappeur plaçait juste au bon endroit. Tout cela semblait d'une facilité déconcertante. C'était merveilleux.



En travaillant ils bavardaient en patois du pays et je suivais leur conversation avec beaucoup d'intérêt parce que chez mon grand-père, ancien instituteur de la république, on ne parlait pas patois. Cette boutique avait un étage; grand père (photo Jules Wahart.) y travaillait au polissoir car, à l'époque le nickelage n'était pas très utilisé et le chromage, pas du tout. Les polissoirs étaient des disques de bois, à fibres

croisées fixés sur des axes en acier terminés par deux pointes enserrées entre deux pièces de bois que l'on plaçait à distance convenable. A la périphérie cylindrique de cette espèce de toupie on avait collé de la poudre d'émeri. D'un diamètre de 40 centimètres, à la vitesse de 300 tours minute cet engin primitif permettait de donner aux fers à friser un aspect brillant mat et ainsi polis résistaient bien à la rouille.



Il y avait un autre polissoir qui m'intriguait beaucoup car il n'était pas en bois comme les autres; c'était tout simplement des feuilles de tissu blanc comme du drap. Quand elles tournaient elles se raidissaient mais enduites de sanguine abrasive elles se prêtaient bien à la forme des fers. A l'extrémité de la boutique, à l'extérieur, il y avait une sorte de tonneau cylindrique en tête qui entraîné par une

courroie tournait autour d'un axe. On avait mis à l'intérieur des « glands » de petites pièces de fonte qui servaient à la constitution des poignées métalliques. Cette quincaillerie était livrée par le train dans des petits sacs; ils étaient la plupart du temps rouillés. Le passage au tonneau les rendaient brillants prêts à l'emploi. Le tonneau en tournant, faisait un vacarme extraordinaire, pendant des heures mais personne ne se plaignait. Le bruit faisait partie de la vie. Pour actionner cet ensemble, mon grand père avait installé un moteur électrique, ce qui l'avait distingué à ce moment des autres boutiquiers mais peu à peu les autres l'avaient imité. Il ne restait au village qu'un seul fabricant de fers à friser qui avait gardé le chien dans la roue (voir exemple ci-contre). J'allais le voir souvent car, là travaillait mon ami Daminette un garçon d'une vingtaine d'années. Tout s'y



faisait à la main avec des dispositifs étonnants, impossible à décrire. De quoi pouvait vivre ces gens là? et pourtant ils vivaient.



Les grandes vacances commençaient le 1er août et se terminaient le 1er octobre. Je quittais la maison paternelle régulièrement le dernier dimanche de juillet pour aller à Joigny car ce dimanche était fêtée la Sainte Anne patronne de la paroisse. C'était la fête au village. Comment parler d'un tel évènement sans en ressentir la difficulté. Seul Théophile Malicet qui était cloutier à Nouzon a réussi d'une façon magistrale à le rendre à la perfection. Hélas, il nous a quittés depuis longtemps. Aujourd'hui, nous

ne sommes qu'une poignée à nous souvenir.

Il y avait au pays dans les années 25/30 une « jeunesse », c'est-à-dire que les garçons de 18 à 25 ans aimaient se retrouver à diverses occasions: les deux fêtes, l'une fin juillet, l'autre fin septembre et la conscription qui désignait les « bons pour le service militaire ». (voir ci-contre)

C'était ainsi depuis fort longtemps mais la guerre de 1914 avait marqué un tournant dans les traditions.



Après cinq années de souffrances, après les deuils irréparables, une envie folle de vivre, de

s'amuser avait germé dans cette jeunesse. Il y avait du travail pour tout le monde mais quel travail?



*les musiciens
toujours
présents
dans les
fêtes locales*



Les choses avaient changé et changeaient de nouveau. L'électrification se faisait à grand pas et de la ville venaient de folles idées et des comportements excentriques. Les femmes se faisaient couper les cheveux au grand dam de mon grand père qui vendait moins de fer à friser; les couples dansaient le « charlestown » à la « viole » de « par en haut », chez Gustin.



café « Gustin » 1923

Si étrange que cela puisse paraître, alors que je n'avais guère qu'une dizaine d'années., le dimanche après-midi, j'allais à la viole où j'assurais le service du piano mécanique. Je remontais le mécanisme avec une manivelle placée sur le côté; il ne restait plus qu'à introduire deux sous en bronze, à l'effigie de Napoléon III, appuyer sur le bouton et le « bastringue » commençait. Je regardais alors les couples se trémousser jusqu'au moment où cela s'arrêtait pour recommencer de nouveau et mes parents ne me demandaient rien....

La fête paroissiale commençait par la grand-messe, traditionnellement à 10 h. A la maison, jamais personne n'avait manqué la messe des dimanches. Le carillon de l'église se chargeait de vous y faire penser en sonnant par trois fois. La première fois, le « premier coup » il devait être 9h un quart, on se préparait et le « deuxième coup » à 10h moins le quart toute la famille se rendait à l'église toute proche: les hommes se plaçaient à gauche, les femmes à droite. Le curé Aubin disait la messe en latin comme cela était d'usage à l'époque. La plupart du temps il psalmodiait ou chantait et les fidèles l'accompagnaient en



particulier pour le Gloria et Credo que nous savions tous par coeur. Il avait une très belle voix, on ne pouvait pas en dire autant de son chantre le père « Bélard », et de son second « le pape » assistés de quelques voix féminines emmenées par l'harmonium. Mon grand-père se plaçait sous la chaire à prêcher mais je n'ai gardé aucun souvenir des sermons. On communiait très peu à l'époque mais il était de tradition d'offrir le pain béni préparé par Georges Camus l'unique boulanger du pays.



Le dimanche de la fête, à la sortie de la messe, la jeunesse se groupait bras dessus, bras dessous derrière les musiciens et commençait la tournée des cafés, une dizaine répartis dans tout le village.



A la maison, c'était, comme partout ailleurs, le grand déploiement. La salle à manger, d'une propreté impeccable et sentant bon la cire d'abeille nous attendait, tous couverts dehors et, de la cuisine nous venait des odeurs de lapin mijotant sur la cuisinière allumée dès cinq heures du matin.

La paroisse de Joigny était dédiée à Ste Anne. Le dimanche passé je ne retournais plus à l'école, j'étais en vacances jusqu'au 30 septembre. Nous ne connaissions pas alors les cahiers

de vacances, cette invention aussi stupide qu'inutile qui a le don de rendre tout le monde nerveux, les parents comme les enfants.

A Joigny, les distractions ne manquaient pas et j'avais trouvé des amis dans la famille Rigail des rémois qui louaient une maison voisine de la nôtre. Mr Rigail était représentant de commerce au service des Galeries Rémoises; il avait quatre enfants: Georges, de mon âge, Janine, un an de moins puis Ginette trois ans plus jeune et Jacqueline encore au berceau. Nous avions tous les trois une bicyclette, pour prix de notre certificat d'études, le même intérêt pour la pêche à la ligne et le jeu de boules en bois. La pêche était un

art difficile car nous avons très peu d'argent, le matériel que nous utilisions était peu coûteux mais rudimentaire. Dans les premiers temps, faute de pouvoir acheter une canne en bambou, j'avais coupé dans la haie du clos de grand-père un sauvageon de frêne, bien droit et flexible mais malheureusement un peu court. J'y avais attaché 1,50 m de fil blanc, une épingle recourbée et un flotteur fait



d'une plume d'oie trouvée dans l'herbe. Cet ensemble, devait selon moi, donner satisfaction mais je fus très déçu car aucun poisson n'eut la sottise de venir se faire prendre. C'est alors que l'idée me vint d'aller consulter le « petit Jules ».

Petit Jules était un parisien, souvent présent à Joigny; sans doute était-il pêcheur car il en avait tous les attributs: bottes, pantalon court de toile brune, veste assortie et un petit chapeau du même ton. Quand il n'était pas à la pêche, il s'asseyait volontiers sur les marches de son perron et causait amicalement avec l'un l'autre? Je me risquais donc, je fus très bien reçu et de « petit Jules » j'appris que je ne pourrais prendre du poisson qu'à la condition de remplacer mon fil blanc par du crin aussi fin que possible et mon épingle par un hameçon, lui aussi très petit, qu'il me faudrait nouer au crin, opération délicate qui demandait tout un apprentissage.

Après quelques leçons, j'eus la satisfaction de réussir mes noeuds et à prendre du poisson.

L'endroit où nous pêchions était très proche de la « boutique » de mon grand-père. A Joigny on trouve encore la « ruelle des boutiques ».

Il y avait toujours un petit groupe de pêcheurs dont quelquefois mon frère René, de cinq ans plus âgé que moi. Il y avait aussi les canards domestiques que Marie Jacquo lâchait le matin et venait faire rentrer le soir.



Nous n'aimions guère le voisinage de ces bestioles, les chasser ne servait à rien, ils revenaient aussitôt. Tant et si bien qu'un jour, mon frère excédé, lança une demi-brique en leur direction. La malchance voulu qu'un canard la reçoive sur la tête. Assommé, il plongea la tête sous l'eau et fut étouffé; Prestement, nous le cachâmes dans les roseaux mais

quand Marie Jacquo vint rechercher ses volatiles, il en manquait un à l'appel qu'elle ne fut pas longue à découvrir dans les roseaux.

MJ: qui c'est qui m'est tué un canard?

R: c'est moi.

MJ: bîn tu m'è l' paierè.

R: je veux bien vous le payer mais donnez moi le canard!

MJ: ah bîn non tu n'arè mi ma canard.

R: alors je ne vous le paie pas.

....les choses en restèrent là.



Jean Cunin.

l'ancienne maison de Jean Cunin